

UN

Des uniformes d'écoliers et des sacs à dos défilaient derrière les grilles du cimetière, deux étages plus bas. Aujourd'hui encore, alors que Gabe n'avait pas porté d'uniforme depuis quatorze ans, elle se rappelait le picotement de la laine de son kilt contre ses jambes et la tension des lanières du sac sur ses épaules. Elle porta le téléphone à son oreille tandis que la sonnerie se faisait entendre à l'autre bout du fil. Il faudrait bien six sonneries à sa grand-mère, Jaunty Blythe, pour atteindre la table où était posé le poste en bakélite. Elle ne devait pas en être bien loin, mais elle s'était tellement affaiblie, dernièrement, que le simple fait de quitter son fauteuil près de la fenêtre panoramique représentait un véritable effort.

À la cinquième sonnerie, Gabe se tourna vers les cartons éparpillés autour d'elle. Les déménageurs arriveraient demain – avec une grue pour sortir le piano par la fenêtre. Combien d'années plus tôt avaient-ils fait la manœuvre en sens inverse ? Quatre ? Le temps passe à toute vitesse quand on n'y prête pas attention.

— Manaccan 325.

— Coucou, Jaunty.

Gabe sourit. Plus personne ne répondait au téléphone

de cette manière. Ce n'était d'aucune utilité. Mais cela déconcertait les personnes faisant du démarchage téléphonique, quand elles avaient laissé sonner assez longtemps pour que Jaunty décroche. Gabe aurait parié que cela procurait un certain plaisir à sa grand-mère. Et lorsqu'on voulait lui vendre des fenêtres ou une véranda dont elle ne voulait pas et qu'elle n'avait pas les moyens de se payer, Jaunty se mettait à parler en français, en allemand ou en italien, avec une grande aisance. Elle n'avait jamais expliqué à Gabe comment elle avait acquis de telles connaissances en tant de langues. Sa seule réponse avait toujours été : « J'avais l'oreille pour ça, ma petite. »

— Gabriella, ça me fait plaisir de t'entendre.

Gabe perçut un petit tremblement essoufflé dans la voix de sa grand-mère.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle, sachant qu'elle n'obtiendrait pas de véritable réponse.

— Pas mal, merci.

Gabe imagina sa grand-mère redressant autant que possible sa frêle carrure. À quatre-vingt-douze ans, elle avait toujours une grâce et un maintien remarquables, que Gabe lui enviait. Quand Gabe était sur scène, elle avait essayé d'imiter le port majestueux de Jaunty, de s'en faire un manteau invisible qui la protégerait. Elle grimaça. Voilà quatre ans qu'elle n'était pas montée sur une scène – la vie avait pris un chemin différent, et Gabe adoptait maintenant cette défense comme un vêtement que l'on enfile chaque jour. Cela lui allait bien.

— Je viens d'avoir un coup de fil de Mme Bates.

Elle inspira à fond.

— Elle m’a dit que tu avais refusé de renouveler ton ordonnance.

Gabe s’assit sur un gros carton. Tout était prêt et emballé dans l’appartement. Non qu’il y eût grand-chose : un piano, un clavier, et, bien sûr, quelques toiles de Jaunty. C’étaient les biens les plus précieux de Gabe. Elle avait rempli les cartons de livres et de fragments de son ancienne vie ; ç’avait été étrange de revoir les vieux livrets, partitions, coupures de presse, articles et photos. Elle avait même trouvé une rose jaune séchée provenant d’un bouquet que Jaunty lui avait envoyé après son premier opéra au conservatoire – en première année, Gabe s’était distinguée du chœur et avait eu un rôle en solo. Désormais, les échos de son ancienne vie étaient stockés dans un carton estampillé *TRUCS*. Ce n’était pas grand-chose, mais à l’époque, c’était un début.

— Je n’ai plus besoin de ces saloperies, dit Jaunty en toussant. Ça me fait mal digérer, et il ne me reste plus beaucoup de plaisirs dans la vie, à part la nourriture.

— Est-ce que le médecin est d’accord avec ça ?

Gabe connaissait déjà la réponse à sa question.

— Non.

— Jaunty, tu as du diabète. Pas besoin de te rappeler ce que ça signifie, j’imagine.

— En effet.

Gabe ferma les yeux, espérant que sa grand-mère faisait juste un petit caprice. En dépit de son âge et de son diabète, elle était en assez bonne forme il y a peu de temps encore.

— O.K., je ne dis rien de plus. Je serai là demain soir, on en parlera à ce moment-là.

— Je ne vois pas pourquoi tu fais ça. Je suis très bien toute seule. C'est absurde ! C'est totalement idiot. Les jeunes devraient être à Londres, à profiter de la vie, pas à vivre en ermite dans des cabanes au milieu de nulle part.

Gabe poussa un soupir.

— Tu vivais bien là quand tu étais jeune.

— C'était différent. J'étais une veuve de guerre avec un enfant, pas une jeune célibataire.

— Tu l'as déjà dit, et tu pourras me le redire demain et tous les jours qui suivront.

— Quoi, je radote, c'est ça ?

— Seulement quand tu veux me convaincre.

Gabe savait que Jaunty ne la lâcherait pas avec ça ; elle savait également que sa grand-mère avait du mal à accepter qu'elles n'avaient plus les moyens de garder deux logements. Celle-ci ne peignait plus et avait une toute petite retraite, et le revenu de Gabe était variable – ses compositions de musique pour des publicités n'étaient pas régulières. Vendre l'appartement de Londres n'était donc pas une lubie. Elle n'avait pas besoin de vivre là pour faire son travail, et cette vente représenterait une vraie bouffée d'oxygène pour elles deux, financièrement.

— Allez, à demain. Et continue de prendre tes médicaments. Mme Bates ne va pas tarder à t'apporter le renouvellement.

Gabe raccrocha avant que Jaunty eût le temps de protester. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que sa grand-mère était en train de baisser les bras. C'était l'une des raisons pour lesquelles elle savait que ce

déménagement aux Cornouailles était une bonne chose. Jaunty avait besoin d'aide, mais elle était trop ancrée dans ses habitudes pour laisser les gens du village l'aider plus qu'en lui faisant quelques courses ou un soupçon de ménage.

Par la fenêtre, Jaunty voyait le ruisseau, la rive opposée, et, plus loin, la rivière. Cette vue lui faisait du bien et avait été sa compagne quotidienne depuis presque soixante-dix ans. Il y avait eu tant de choses à cacher. Cet endroit, l'eau et les arbres l'avaient aidée à dissimuler ses secrets. La rivière n'avait pas changé et la vue s'était seulement modifiée de quelques bâtiments supplémentaires – granges et maisons neuves – de l'autre côté de la rivière. Le ruisseau et le lit de la rivière s'étaient envasés à mesure que les pluies lessivaient les champs mais, à ses yeux, l'âme de la rivière, l'eau elle-même, restait semblable. Elle rit. Bien sûr, c'était totalement faux. L'eau se renouvelait à chaque marée et à chaque grosse averse. La nature inaltérée mais constamment renouvelée de la rivière était sa vie. Elle contenait ses souvenirs, et sa beauté lui avait apporté inspiration et réconfort.

Elle observa ses doigts en y faisant tourner son stylo. Autrefois, ses mains comptaient parmi ce qu'elle avait de plus beau, mais aujourd'hui, elles étaient déformées par les rhumatismes, leur peau trop fine était constellée de taches brunes et les jointures paraissaient démesurées sur les longs doigts maigres. Elle positionna le stylo au-dessus de la feuille. Par où allait-elle commencer ? Il y avait tant à dire et, maintenant encore, elle n'était pas sûre de le vouloir vraiment. Quel en serait

l'intérêt ? Aucun, songea-t-elle ; à part le soulagement de la confession. À part, peut-être, que Gabriella aurait besoin de savoir. Cela pourrait l'aider.

Je suis née à Rome, sous le nom de Jeanette Maria Christina. J'ai été baptisée par le pape Benoît XV, ce qui a ravi la famille de ma mère et scandalisé celle de mon père. Leur seule consolation était que je n'aie pas été le fils et héritier qu'ils avaient tellement espéré, et que j'aie passé presque toute mon enfance en Europe.

Jaunty releva les yeux en revoyant le grand appartement de Milan avec ses immenses fenêtres et son odeur de poudre d'amandes, jusqu'à ce que la réalité efface ce souvenir du passé. Une aigrette marchait sur la rive d'en face ; sa blancheur immaculée ressortait vivement sur le sol boueux. Jaunty ne ressentait plus les couleurs. C'était comme si le monde était plat. Elle était vide et la boue était juste de la boue, pas écarlate, bleu de Prusse, vert de Hooker et terre de Sienne avec une pointe d'indigo. L'aigrette était blanche, ou, plus exactement, elle retenait simplement l'absence de couleur, rien de plus. Jaunty cligna des yeux, espérant que ces subtilités reviendraient, mais l'oiseau était toujours blanc et la boue presque noire. Elle se remit à écrire.

Pendant une bonne partie de ma petite enfance, j'ai eu des gouvernantes et j'ai voyagé avec mes parents comme ils suivaient la carrière de ma mère. C'étaient des années ensoleillées de liberté, de musique et de couleurs, surtout le violet. Celle-ci était la préférée de ma mère, elle en portait toutes les variantes ; du lavande tirant sur le gris à la teinte la plus vive et impériale.

Quand je regarde derrière moi, je me sens emplie de bonheur. J'étais aimée et gâtée. L'Europe était ma salle de classe et ma cour de récréation. J'étais entourée de langues vivantes et je passais sans effort de l'une à l'autre, sans même m'en rendre compte. L'amour que mes parents se portaient m'enveloppait et rien ne perçait la bulle de notre vie à part les voyages annuels dans la famille de mon père.

Mes grands-parents paternels vivaient dans les Cornouailles, à Polruan House, un endroit perché sur les hauteurs de Lynher River. Quand j'étais très petite, c'était un lieu magique pour moi, avec ses pelouses qui descendaient jusqu'à la rivière et ses collines couvertes d'épaisses forêts. Mes souvenirs de ces premières visites ont les couleurs du bonheur et du rire. Puis, en grandissant, et avec la mort de mon grand-père, l'atmosphère a changé. Ma mère a cessé de venir avec nous et je sentais que ma grand-mère n'était pas très heureuse de me voir. Mes parents n'ayant pas eu d'autre enfant, je ne faisais que lui rappeler l'incapacité de mon père à produire un héritier. Chaque année, lorsque nous arrivions là-bas, un lourd silence emplissait donc les jolies chambres en même temps que la lumière du soleil.

Les années passant, j'ai pris l'habitude d'aller à la rivière avec mon père. Il m'a appris à naviguer dans un vieux canot et, sur l'eau ou dans le hangar à bateaux, nous étions libérés des silences de sa mère et de ses lèvres pincées. Elle ne souriait jamais. Mon père et moi adorions passer nos journées en bateau, quel que soit le temps qu'il faisait. Après chaque séjour, je retrouvais ma mère qui secouait la tête en voyant mon visage

bronzé et tavelé. Elle râlait en disant à mon père qu'il avait gâché mes chances de trouver un mari, avec une peau aussi brune, et mon père et moi éclatons de rire...

Le téléphone sonna. Jaunty soupira et arrêta d'écrire. Qui pouvait bien la déranger ? Il fallait qu'elle couche tout cela sur papier avant que le souvenir ne se soit évaporé, mais le téléphone ne cessait de sonner. Elle mit le capuchon sur son stylo et posa les deux mains sur les accoudoirs pour se redresser. Ses articulations craquèrent et, grimaçant, elle avança tant bien que mal jusqu'au téléphone.

Les petites fenêtres autour de son bureau lui offraient une vue sur trois côtés. Au sud, Frenchman's Creek se remplissait sous la marée. Juste en face de Jaunty, la rivière tournait vers l'ouest, en direction du couchant ; au nord, les rives de Calamansac commençaient à se recouvrir d'eau. Elle ouvrit le tiroir du bureau et en sortit le cahier. Les rayons du soleil tombèrent sur les pages, les illuminant, et Jaunty regarda par la fenêtre. Il n'y avait presque aucun nuage dans le ciel ; elle savait qu'il devait être d'un bleu azur avec une touche de rose chaud, mais tout ce qu'elle voyait, c'était un dégradé de gris.

La couleur. Elle est partie. Je ne la vois plus. La vie devient sombre et ce qui illuminait la mienne n'existe plus. Ma mémoire flanche. La seule raison pour laquelle je suis encore là, c'est toi, Gabriella.

Tant de choses à dire, tant de choses dans sa tête, qui lui embrouillaient l'esprit et les doigts. Jaunty parcourut ce qu'elle avait rédigé la veille et poursuivit :

Je pensais que cette période ne finirait jamais. Je suis devenue grande et mince. J'avais les cheveux bruns de ma mère et les yeux bleus de mon père – et j'étais plus italienne qu'anglaise. Malgré tout, quand je ne faisais pas de bateau, mon teint était d'un blanc « de porcelaine », comme disait ma grand-mère italienne, ma nonna. Elle passait un pouce sur ma joue avant de m'embrasser sur le bout du nez ; en fermant les yeux, je sens encore sa caresse sur ma joue et son parfum de rose et de cannelle, comme si elle était là. Elle adorait les deux : sa maison et son jardin étaient remplis de roses, et elle mettait beaucoup de cannelle dans sa cuisine.

La vapeur montait doucement du thé de Jaunty. Elle ne pouvait pas penser à nonna sans avoir faim. Même si elle allait à la cuisine prendre un biscuit, cela ne comblait jamais ce vide. Elle soupira.

À seize ans, on m'a envoyée en Angleterre pour mes études et pour devenir assez respectable aux yeux de ma grand-mère anglaise. Dès le début, j'ai été contre cette idée, parce que je ne l'aimais pas et qu'elle ne m'aimait pas non plus. Cheltenham Ladies' College n'allait pas arranger ça. C'était comme me mettre dans un carcan, même si c'est là que mon amour de l'art a été dirigé et formé pour la première fois. Enfin, tu comprends, la peinture était acceptable pour la petite-fille de Lady Penrose, mais seulement comme hobby.

Ma professeure de dessin avait repéré mon potentiel. Elle m'a encouragée, et je passais tous mes moments libres dans l'atelier d'art, à tester toutes les techniques possibles. La liberté offerte par l'huile, l'argile et le

métal après des années aux crayons de couleur et à l'aquarelle m'a ouvert les yeux et de nouvelles perspectives. Tout était nouveau et excitant.

Jaunty passa les doigts sur ce qu'elle venait d'écrire. Tout cela avait-il un intérêt ? Des années durant, elle s'était persuadée que la vérité n'était pas importante, que le mensonge ne faisait de mal à personne. Et pendant tout ce temps, personne n'avait découvert son secret. Elle soupira. Elle avait presque oublié tout cela elle-même, parce que la fiction était plus crédible que la vérité. Alors, fallait-il que quelqu'un sache ? Elle pouvait très bien laisser la vérité mourir avec elle, qui s'en soucierait ? Ne valait-il pas mieux que certaines choses demeurent cachées ? Mais non, non. Dernièrement, l'élan qui la poussait à être honnête n'avait cessé de croître ; elle savait qu'elle devait dire la vérité à Gabriella et au reste du monde.

Le bruit des graviers dans l'allée annonça l'arrivée de Gabriella. Jaunty aurait fait n'importe quoi pour empêcher sa petite-fille d'emménager ici ; seulement, celle-ci était aussi têtue qu'elle.

— Mais ma mort accélérera son retour vers la vie. Quand je ne serai plus là, elle ne restera pas ici, dit Jaunty à voix haute en balayant la pièce du regard. Il n'y a rien pour elle ici, rien que des souvenirs.

Son regard tomba sur la photo de son fils, Philip. Elle l'avait perdu il y a bien longtemps déjà.

Jaunty se leva. Ordonnant à son corps de lui obéir, elle aurait presque pu compter chacune de ses vertèbres comme celles-ci cherchaient à s'aligner. La plupart du temps, elle supportait cette souffrance, mais parfois,

quand l'humidité de la rivière emplissait la petite maison en bois, les douleurs de ses articulations lui arrachaient des cris. Heureusement, jusqu'ici, personne n'avait été là pour les entendre. Plus récemment, ses souvenirs l'avaient également fait pleurer. Comment faire pour les empêcher d'envahir ses pensées ? Il le faudrait pourtant, pour Gabriella.

Un canot à rames du club de Helford remontait la rivière vers Gweek ; on entendait la voix du barreur de l'équipe à travers la fenêtre. Autrefois essentiels au commerce, ces petits bateaux servaient maintenant à des compétitions sportives. Presque tous les jours, Jaunty voyait les différentes équipes à l'entraînement passer ; elle ne pouvait s'empêcher de les regarder. Elle soupira et rangea le cahier dans le tiroir. Puis elle le verrouilla et mit la clé dans la poche de sa blouse. Elle ne voulait pas que Gabriella le trouve avant sa mort – ce qui viendrait bien assez vite.

Gabe secoua la tête en baissant sa vitre, appréciant la fraîcheur de l'air. Elle y était presque. Elle dépassa un tracteur et fit un signe de la main au paysan tout en poursuivant son chemin. Les derniers kilomètres étaient toujours les plus longs, tant elle avait hâte de se retrouver chez elle, à Bosworgy, la maison au-dessus de l'eau. Celle-ci était loin du monde et rassurante. Il en avait toujours été ainsi. Une fois passée la bifurcation pour Orchard Lane et Penarvon Cove, elle prit le chemin de terre et ralentit pour regarder en direction de Falmouth Bay. Les arbres avaient grandi au fil des ans, ils bloquaient maintenant presque la vue, mais pas

tout à fait. Elle sourit, sentant son stress s'évaporer dans l'air pur.

Le chemin était criblé de nids-de-poule, et sa voiture trop chargée gémissait à chaque tressautement, malgré ses efforts pour éviter les trous. Elle passa en seconde et roula doucement, croisant trois promeneurs qui profitaient de cet après-midi ensoleillé. Quelques centaines de mètres de plus, et elle était arrivée devant les grilles. Là, elle s'arrêta et descendit de voiture. En redressant le panneau qui mettait en garde les intrus, elle se demanda une fois encore ce qu'ils pouvaient bien avoir à craindre en venant ici. Il n'y avait qu'une artiste solitaire vivant toute seule ; pas de chien méchant ou même d'homme costaud, rien qu'une vieille dame. Heureusement, depuis des années, les seuls intrus à venir troubler la tranquillité de Jaunty avaient été de rares randonneurs égarés.

Gabe sourit de nouveau en ouvrant le portail, heureuse que personne ne s'en soit jamais pris à sa grand-mère. À aucun moment Jaunty ne semblait avoir eu peur de vivre une vie si isolée, ce qui sidérait Gabe. Elle reprit le volant pour franchir les grilles, puis les referma derrière elle avant de s'engager dans l'allée et de se garer près de la remise.

Gabe ouvrit la portière et inspira à fond. L'air était humide et sentait l'eucalyptus et le pin. Une odeur de chez-soi. Les bambous qui bordaient un côté de l'allée bruissèrent comme sous un fort coup de vent, alors que les feuilles de l'eucalyptus, au-dessus, ne bougeaient pas ; un animal chassant quelque proie devait rôder par là. Gabe ouvrit son coffre et dérangea un choucas

qui émit une plainte indignée en s'envolant. Elle s'appuya contre sa petite voiture et leva les yeux vers le ciel bleu. Quelques nuages couraient au-dessus des pins qui protégeaient la petite maison en bois des vents du nord, et l'air était bien chaud pour un mois de septembre... L'été indien.

Gabe sortit ses sacs de courses et marcha jusqu'à la maison, notant au passage les mauvaises herbes qui avaient poussé là où le gravier se faisait plus rare. Elle ne devrait pas tarder à sortir le coupe-bordures pour repousser un peu les assauts de la nature. Elle savait qu'il y aurait beaucoup de choses à faire. Lors de sa dernière visite, six semaines auparavant, elle avait remarqué un net déclin de l'état de santé de sa grand-mère – laquelle refusait de l'admettre. Elle avait dû faire des pieds et des mains pour que Jaunty se rende compte qu'elle avait besoin de Gabe. Une femme de quatre-vingt-douze ans ne pouvait pas vivre seule dans une maison en bois isolée, et elles ne pouvaient se permettre d'avoir une aide à domicile, idée qui n'avait même pas effleuré Jaunty. Des sacs pleins les bras, elle s'arrêta pour écouter le cri d'une mouette. On voyait la rivière entre les pins, et la cabane bardée de cèdre se fondait presque sur le flanc de la colline. Cette première image du repaire de Jaunty émouvait toujours Gabe. Cet endroit était chez elle, et ce retour lui paraissait tellement normal qu'elle se demandait presque pourquoi elle l'avait un jour quitté.

La lumière de la fin de l'après-midi inondait le bardage de cèdre, et Gabe voyait sa grand-mère assise à son bureau, en train de regarder en direction de la

rivière. Un petit bateau approchait de Groyne Point. Tout était si paisible. Le regard de Gabe revint se poser sur ce qui l'entourait. Le petit jardin débordait d'agapanthes, de lavande et d'herbes folles – en l'espace de quelques semaines, les « mauvaises » herbes avaient presque dépassé les bonnes en hauteur. Elle aurait décidément beaucoup de travail à faire, mais si le temps restait au beau fixe, ce serait un véritable plaisir. Lorsqu'elle se retourna vers la maison, elle vit que la porte de la cuisine était ouverte pour l'accueillir.

Gabriella entra, les bras chargés de sacs. Jaunty s'arrêta au niveau de la porte de la cuisine et remarqua tout de suite les cernes sous les yeux de sa petite-fille.

— Je t'avais dit de ne pas venir.

— Eh bien, quel accueil !

Gabriella posa ses sacs et avança vers Jaunty pour l'embrasser avant de reculer un peu pour mieux la regarder.

Un examen minutieux de ce genre n'était jamais bon signe. Jaunty savait se cacher quand il fallait, mais l'attaque était sa méthode préférée.

— C'est le seul que tu mérites.

— Eh oui, tu m'as sur le dos, maintenant.

Gabriella commença à ranger les fruits et légumes.

— Il y en a assez pour nourrir une famille de cinq, grogna Jaunty en secouant la tête.

— Tu m'as dit que tu n'aimais pas ton régime, alors je me suis dit que j'allais cuisiner pour toi, comme ça on verra si tu digères mieux.

— J'en doute.

— À mon avis, tu as des problèmes de digestion parce que tu te nourris essentiellement de biscuits et que tu ne fais pas de vrais repas.

Gabriella s'interrompit et se tourna vers elle.

— Tu as l'air fatiguée. Va donc t'asseoir au soleil pendant que je range, puis je t'apporterai une tasse de thé.

Gabriella sourit, mais ses yeux semblaient tristes. Jaunty connaissait ces yeux. Ils l'avaient hantée pendant des années.

Jaunty partit vers l'avant de la maison et sortit sur la terrasse. Des herbes poussaient entre les pierres. Elle se pencha vers le sol mais n'eut pas la force de tirer assez fort pour arracher ces saletés. Elles étaient là depuis trop longtemps. Comment se faisait-il qu'elle ne les ait pas remarquées avant ?

Elle se laissa tomber sur une chaise. Tant de choses lui avaient échappé, pas seulement les mauvaises herbes qui avaient poussé sur la terrasse. Les roses avaient été laissées à l'abandon depuis si longtemps qu'elles ressemblaient davantage à des ronces qu'à des plantes d'ornement. Si elle les avait vues, nonna, sa grand-mère italienne, aurait été outrée. Jaunty releva la tête vers le ciel et ferma les yeux quelques instants. On avait beau approcher de la fin septembre, le soleil avait encore de l'énergie et lui réchauffait le visage. Comme Gabriella l'avait dit, Jaunty était fatiguée et chaque jour, chaque souffle lui demandait plus d'efforts. Mais surtout, plus rien ne stimulait son intérêt ou son appétit. Elle n'avait plus beaucoup de forces ; or il lui en faudrait pour accomplir ce qu'elle avait à faire. Peut-être l'arrivée de

Gabriella, avec tout son bazar et ses kilos de nourriture, serait-elle une chose positive, finalement. Cela lui redonnerait un peu d'élan avant la fin.

— Pourquoi est-ce que tu es là ? demanda Jaunty en clignant des paupières.

Les yeux de sa grand-mère n'étaient pas aussi vifs que dans le souvenir de Gabe. Leur bleu vif s'était assombri et délavé en même temps. Jaunty se tourna pour regarder la crique et Gabe se rappela toutes les fois où elle avait trouvé sa grand-mère en train de contempler la rivière, pas la vue générale mais l'eau elle-même. Elle pouvait y passer des heures, sans peindre ou dessiner, juste à la regarder, comme si elle y cherchait quelque chose. La mer avait failli prendre la vie de Jaunty vers la fin de la guerre, mais au bout du compte, elle l'avait sauvée en mettant quelque chose à bouillir dans sa marmite.

— Parce que j'ai envie d'être là.

Gabe savait qu'il était inutile de rappeler à Jaunty leurs difficultés financières. Celle-ci le savait très bien, raison pour laquelle elle se nourrissait principalement de biscuits bon marché.

— Non, tu es là parce que je vais bientôt mourir.

Les yeux usés se focalisèrent sur Gabe. Elle arpenta la terrasse, ne sachant quoi répondre à cela. D'une certaine manière, c'était vrai. Mais il n'y avait pas que ça.

Jaunty rit doucement.

— Je suis toute détraquée. Il n'y a plus rien qui

marche correctement, et parfois, ça ne marche même plus du tout.

Elle se tendit pour ajuster son haut. Jaunty s'habillait encore comme Gabe l'avait toujours vue, en vareuse et pantalon, des tennis en toile aux pieds, blancs en été et noirs en hiver. En tentant de se relever, Jaunty s'arrêta brusquement, et Gabe vit le spasme de douleur qui parcourut un instant ses traits. Elle ne bougea pas pour autant : elle savait que sa grand-mère ne voulait pas qu'on l'aide. Cela ne ferait qu'aggraver les choses en les rendant plus visibles. L'indépendance était la valeur que Jaunty plaçait au sommet de sa hiérarchie personnelle.

Jaunty était la seule famille qu'avait Gabe depuis ses treize ans. Ils étaient passés d'une famille de trois – Jaunty, Gabe et Philip, son père – à deux en un instant, quand son père était mort dans une explosion sur une plateforme pétrolière en mer du Nord ; et bientôt, il n'y aurait plus que Gabe. Elle ne pouvait rien faire pour changer cela. Cependant, elle pouvait faire en sorte que le temps qu'il leur reste soit privilégié. Elle espérait que sa présence ici soulagerait Jaunty, même juste un peu. La vieille femme se tourna pour rentrer dans la maison et sourit.

— Je suis contente de te voir, dit-elle.

Gabe se força à rester dans le jardin tandis que sa grand-mère retournait lentement à l'intérieur. C'était une chose que de vouloir aider, et une autre que de faire sentir à Jaunty combien elle avait baissé ; alors au lieu de se précipiter à son côté, Gabe commença à arracher les mauvaises herbes qui avaient poussé entre les pavés de la terrasse. Elle devinait qu'il avait fait beau, car

la plupart des herbes partaient facilement, répandant un peu de terre sèche sur le sol. Mais quelques-unes étaient plus résistantes ; leurs racines s'étaient enfoncées profondément pendant que leurs tiges perçaient la surface, sûres de croître encore et encore.

Les paupières de Jaunty battirent doucement, puis ses cils raréfiés se posèrent sur la peau froissée. Son souffle devint plus régulier, faisant onduler légèrement l'édredon délavé. Gabe sortit de la chambre en laissant la porte entrouverte. Combien de fois s'était-elle réfugiée sous cet édredon, effrayée par une chose ou une autre dans la nuit ? Trop de fois pour pouvoir les compter. Jaunty était si frêle maintenant qu'on la distinguait à peine sur le lit. Le matelas sous elle était vieux et épousait sa silhouette d'antan – elle avait cessé de le retourner il y a des années, à l'époque où le père de Gabe était mort.

Devant la chambre de Jaunty, Gabe contempla le salon. Les tapisseries du canapé et des fauteuils avaient beau être passées, la pièce était douillette. Gabe avait toujours aimé la forme presque carrée, utilitaire des fauteuils, et le canapé rectangulaire. Ils devaient avoir été chers pour tenir le coup aussi longtemps. Une brise au parfum de pin soufflait par les fenêtres ouvertes et le ciel était d'un rouge écarlate à l'horizon – revenant à un bleu pâle quand elle sortit et leva les yeux plus haut.

— Ciel rouge le soir, les marins ont de l'espoir. Ciel rouge le matin, les marins sont chagrins.

Gabe fronça les sourcils en prononçant ces mots. Elle ignorait s'il y avait là une once de vérité. Malgré tant

d'années passées ici, à Bosworgy, elle n'avait jamais navigué ; ramé, oui, mais pas navigué. Son père non plus, pour autant qu'elle sache. Était-ce à cause de Jaunty ? La relation de sa grand-mère avec la mer était complexe. Elle savait nager et pouvait ramer jusqu'à Helford, mais jamais plus loin, et elle passait des heures à regarder la mer. Jaunty n'avait jamais parlé à Gabe de son expérience, mais Philip lui avait évoqué plusieurs fois le courage de Jaunty. Il était tellement fier de ce que sa mère avait fait pendant la guerre et de sa réussite en tant qu'artiste. Malheureusement, il n'était jamais entré dans les détails sur les années de guerre de Jaunty, ou peut-être Gabe était-elle trop jeune pour s'y être intéressée. Si elle le lui demandait maintenant, sa grand-mère accepterait peut-être de lui en parler.

Gabe ramassa les herbes qu'elle avait arrachées tout à l'heure et monta les marches de la vieille remise pour les déposer sur la pile de déchets à brûler ; elle alla ensuite jusqu'à sa voiture pour y prendre ses valises. Il fallait qu'elle se renseigne sur l'état de santé exact de Jaunty. Celle-ci était restée évasive, mais Gabe était sûre que Mme Bates pourrait lui donner toutes ces indications. Cette femme avait toujours réussi à savoir tout sur tout. C'était elle qui avait su que Jenna Williams et Gabe avaient chapardé des poires dans un jardin du village, autrefois.

Dans sa chambre, Gabe sourit devant les objets de l'étagère surplombant les fenêtres. Il y avait le prix qu'elle avait gagné à un concours de chant à l'école. Son père avait été fou de joie. Il adorait sa voix et l'avait toujours encouragée à chanter. Elle était

certaine qu'aujourd'hui il serait mécontent du tournant qu'avait pris sa vie, mais elle espérait qu'il aurait pu comprendre, s'il avait été là. Sur la commode à tiroirs trônait une photo d'elle au piano, son père lui tournant les pages. Elle se souvenait parfaitement de ce moment. Elle avait juste fini de chanter la ballade écossaise qu'il préférait, *Ailein Duinn* ; elle ignorait alors que, bientôt, la mer lui prendrait son père. Elle savait seulement que la mer était importante dans leur vie, en grande partie à cause de l'emplacement de la maison perchée au-dessus de l'eau.

Tout en déballant sa valise, elle commença à fredonner l'air, avant de chanter les paroles. Sa voix trembla d'abord un peu, n'ayant pas été échauffée.

Combien je suis emplie de chagrin

Au petit matin

Oh, je te rejoindrais volontiers

Hì ri bhò hò ru bhi

Hì ri bhò hò rinn o ho

Alan à la chevelure sombre,

oh, je te rejoindrais volontiers

Si ton oreiller était de sable

Si ton lit était fait d'algues

Oh, je te rejoindrais volontiers

Hì ri bhò hò ru bhi

Hì ri bhò hò rinn o ho

Alan à la chevelure sombre,

oh, je te rejoindrais volontiers

*Si les poissons étaient tes chandelles
Et les phoques tes gardiens
Oh, je te rejoindrais volontiers
Hì ri bhò hò ru bhi
Hì ri bhò hò rinn o ho
Alan à la chevelure sombre, oh, je te rejoindrais
volontiers*

*Méprisant le dégoût des autres
Je boirais le sang de ton cœur de noyé
Oh, je te rejoindrais volontiers
Hì ri bhò hò ru bhi
Hì ri bhò hò rinn o ho
Alan à la chevelure sombre, oh, je te rejoindrais
volontiers*

En chantant la dernière note, elle regarda par la fenêtre ; les eaux de Frenchman's Creek étaient semblables à un miroir sous la lumière déclinante. Maintenant qu'elle était ici de manière définitive, elle allait apprendre à naviguer. Ce ne devait pas être si compliqué, et avec la rivière au pas de sa porte, ce serait une honte de ne pas essayer. Demain, elle irait au club de voile pour se renseigner sur les leçons.

Dans la cuisine, elle prit un petit bout de papier. Comme toujours, c'était un papier recyclé issu d'un croquis ou d'une peinture que Jaunty avait jeté. Il y avait toujours eu des petits bouts de papier déchirés proprement près du téléphone. Ici, on ne gâchait rien. Gabe se demanda combien d'œuvres n'avaient pas correspondu aux attentes de Jaunty pendant toutes ces années, et fini

en listes de courses ou en tentatives d'œuvres ratées entre ses mains à elle. Elle leva les yeux vers le mur du fond de la cuisine où était encadrée sa représentation d'enfant d'un pique-nique en été ; elle rit devant la façon dont elle avait dessiné Jaunty, son père et elle avec un gâteau plus gros qu'eux en plein milieu. Ses priorités étaient claires : le gâteau comptait plus que tout.

Elle griffonna « cours de voile », puis jeta un œil dans le placard pour voir si elle avait les ingrédients nécessaires pour faire un gâteau à Jaunty demain. Elle était sûre de pouvoir concocter quelque chose d'acceptable pour un diabétique, avec peu de sucres rapides et beaucoup de sucres lents. C'était un défi qu'elle pouvait relever. Elle établit mentalement la liste des ingrédients puis soupira en se demandant ce que sa grand-mère avait pu manger dernièrement ; le placard ne contenait que quelques conserves de soupe, des biscuits minables et une miche de pain moisie. C'était vraiment inquiétant. Si elle avait eu le moindre doute sur le bien-fondé de son installation ici, il aurait disparu sur-le-champ devant ce placard.

En traversant le salon vers la chambre de Jaunty, à l'autre bout de la maison, Gabe s'arrêta pour admirer les peintures de sa grand-mère accrochées de part et d'autre du poêle à bois. L'une était une étude de bleus, allant du bleu ciel au cobalt le plus profond ; l'autre un blanc doux teinté de lavande et de vert pâle. Gabe pensa aux après-midi éclatants où le soleil faisait comme des éclats de diamant à la surface de la rivière. Jaunty était parvenue à capturer une atmosphère ou un moment avec beaucoup de précision, et pourtant, quand Gabe obser-

vait attentivement la toile, elle donnait presque l'impression d'une simple succession de coups de pinceau lancés au hasard. C'était là son génie.

Quelque chose tomba par terre dans la chambre de Jaunty. Gabe passa la tête par la porte entrebâillée. Elle entra discrètement, ramassa un stylo et le posa sur la table de nuit. Elle adorait cette pièce, presque aussi grande que le salon, juste un peu plus étroite, avec son mobilier spartiate : un lit, une commode, un bureau et un siège Windsor. Les murs étaient illuminés par les fenêtres et derrière le lit se trouvait une autre peinture de Jaunty, une qui rappelait à Gabe les couchers de soleil se reflétant sur la rivière, tout en rouges flamboyants et magentas ardents.

Les tableaux accrochés dans la maison étaient de style impressionniste et abstrait, alors que ceux qui avaient fait la renommée de Jaunty étaient plus réalistes et légèrement primitifs. Un jour, il serait formidable de voir une rétrospective de son œuvre. Quand Gabe avait abordé ce sujet, par le passé, sa grand-mère n'avait rien dit ; elle s'était contentée d'agiter vaguement une main en l'air avant de reprendre son occupation. Il était clair que Jaunty n'avait pas envie de l'attention que susciterait une rétrospective. Gabe trouvait cela dommage. Sa grand-mère le méritait bien, mais elle n'aspirait qu'à vivre tranquille.

Gabe quitta la chambre sur la pointe des pieds et sortit sur la terrasse. Une brise légère agitait la cime des arbres, puis les feuilles s'immobilisèrent, comme si quelqu'un venait d'éteindre une machine pour la nuit. En rentrant dans la maison, elle lança un regard par

la porte de chambre entrouverte de Jaunty. L'édredon bougeait avec une douce régularité. Gabe se dirigea donc vers sa voiture, encore chargée des affaires de son appartement. L'eau lui monta à la bouche à l'idée d'un verre de vin. Elle s'arrêta contre le montant de la porte. Avait-elle encore l'énergie de faire tout cela ? Pourquoi ne pas simplement se laisser tomber sur le canapé ? Non, il valait mieux le faire, et ensuite, il faudrait qu'elle compose une musique de publicité pour des haricots en boîte. Elle haussa les épaules. C'était sa vie, maintenant – mais au moins, elle vivrait à Bosworgy. Elle sourit en se mettant au travail.